

***Vie secrète* ou la désirée absente dans *Vie secrète* de Pascal Quignard**

Secret Life or the Absent Desire in *Vie secrète* by Pascal Quignard

Inès HAMED

Docteure en langue et littérature modernes

LARIDIAME Sfax, Tunisie

Abstract

The quignardian text, *Vie secrète*, is involved in a thought having as its core the question of desire as one of the essential foundations in its quest for an absent image. Throughout the work, the desire is permanent; it is what animates the relationship between the narrator and Nennie his piano teacher. It is the intense feeling of the author who engages in the search for he absent image, is also the desire that comes to inhabit the mind of a bewitched reader who wishes to reveal the secret of a secret story.

Prise entre les perceptions pulsionnelles, philosophiques et sociologiques, la question du désir soulève des questionnements et des controverses. En fait, engagée dans une quête inlassable de l'image manquante et troublante, l'œuvre quignardienne en l'occurrence *Vie secrète*, inscrit la thématique du désir à la croisée des réflexions et des formes littéraires. Amalgamant narratif et réflexif, l'auteur évoque le potentiel de cette pulsion et développe son expérience a-parlante.

Pour interroger la question du désir dans *Vie secrète*, nous avons choisi d'étudier dans un premier temps l'inscription de la thématique du désir comme générateur d'un souvenir amoureux troublant et dépossédant. Dans un second temps nous essayerons de développer l'extension de cette thématique conçue par l'auteur comme principe d'écriture et forme de réception érotique et concupiscente.

1. Désir et insatiabilité

Dans le cadre d'un cours de piano, le narrateur se trouve de plus en plus conscient de la présence de sa professeure de piano et de son potentiel fascinant qui éveille et son esprit et ses sens. Dans *Vie secrète*, le narrateur recompose le texte d'une liaison métamorphosante qui jusqu'à l'instant de son geste scriptural exerce son pouvoir débordant et abracadabrant et donne

naissance à une longue réflexion engagée au sujet de la passion oscillant entre fascination et désir, entre envie et félicité, entre vouloir et avoir, entre inaccessible et possible.

En effet, l'histoire d'une passion secrète et indicible qui se noue entre le narrateur et sa professeure de piano s'annonçait imprévisible et impensée. Étant élève, alors âgé d'une vingtaine d'années, le narrateur se trouve fasciné par le talent artistique de son professeur jusqu'à la sidération ; il avoue d'emblée son admiration pour cette femme intrigante « vous êtes prodigieuse pianiste ¹ », déclare-t-il, épris d'adoration voire aimanté et totalement adulateur. D'ailleurs cet attachement s'annonce impulsif et dépossédant à travers l'expression même du narrateur au moment où il présente Némie Salter qui « n'était pas une femme à s'incliner devant quoi que ce fût ² », d'« une fierté excessive ³ », bien que « irascible ⁴ » la plupart du temps. Cette femme aimante par sa présence seule, le narrateur reconnaît ce pouvoir chez la femme désirée dans une expression assertive et catégorique.

« La singularité de Némie, note-t-il, sautait aux yeux de tous. Son attention silencieuse et intense confinait à la beauté. Ses petits yeux noirs implacables, la lenteur de son débit intimidaient ses élèves et aussi les serveurs dans les restaurants. ⁵ ».

Cette femme, n'est donc pas associée uniquement à l'image d'une enseignante sérieuse et omnipotente mais plutôt à une présence sidérante voire médusante qui cultive chez ses observateurs un silence sublimatoire et une ferveur indomptable.

Némie Salter, professeure de piano, dépasse son cadre réel et visiblement réaliste et transporte le narrateur/ admirateur dans un hors-là féérique qui travaille et son esprit et son corps. L'image de Némie quitte ainsi l'univers des cours de piano pour habiter l'imaginaire du narrateur et envahir ses chimères jusqu'à attiser ses fantasmes intellectuels, abstraction faite de limites et de contraintes.

En outre, les rênes du désir fourvoient le narrateur et l'engagent dans une quête démesurée de la femme inaccessible, voire interdite. En fait, Némie Salter, outre son âge et son statut, est une femme dont l'existence est déterminée par la présence d'une famille, un mari et des enfants, par conséquent l'atteindre serait ainsi enfreindre la réalité et sociale et relationnelle. Le désir est donc désordre et dépassement dans la mesure où la présence de Némie, considérée comme sidérante, coupe le souffle au narrateur, attise son fantasme et le déconcerte. Tout au long du

¹ Pascal Quignard, *Vie secrète*, éd. Gallimard, 1998, p.23.

² *Ibid.*, p.24.

³ *Ibid.*, p.25.

⁴ *Ibid.*, p.25.

⁵ *Ibid.*, p.29.

chapitre II, consacré à la narration de cette histoire indicible, le regard du narrateur est métamorphosé, passant d'un élève appliqué, attentionné au moindre geste de son professeur vers un admirateur dépossédé n'ayant plus le contrôle de se maintenir. Bien évidemment la pulsion scopique traverse le texte et nous remarquons que le regard du narrateur fixé sur les doigts jouant au piano est furtivement déplacé vers les bras nus, la robe et les jambes ; le jeune homme se trouve dépassé et totalement traversé de fantasmes, jouant la partition et normalement concentré sur son geste musical, il revoit « les bras nus et blancs qui sortaient des manches longues de sa robe.¹ » et constate que « ses jambes étaient sans bas² ». La professeure de piano devient ainsi objet de désir débordant les rapports, l'esprit et les pulsions du narrateur dans une tension incontrôlable. Tout est mené de front et l'Eros déconcertant se trouve déchainé jusqu'à une quête dionysiaque de la félicité. Au milieu d'une instruction d'enseignement « Némie, écrit le narrateur, me tendait la liste des livres qu'elle avait notée pour moi³ », la scène s'inscrit dans l'illimitation et la démesure quand, au lieu de saisir la liste, le narrateur avoue « ce fut sa main que je saisis⁴ ». Son geste outrepassé les contraintes et le contexte et se déclare indomptable en tirant le corps de Némie et la serrant contre lui. Le développement incontrôlable de sa libido brave les limites et laisse libre cours à ses sens et ses pulsions. C'est ainsi que s'annonce le passage intensif de la fascination vers le désir. La scène dépasse le cadre admiratif et passionnel et le narrateur étant au début soumis et totalement épris à la simple écoute de la voix de Némie, devient totalement subjugué et submergé d'une pulsion indomptable qui cherche à contenir cette femme désirée en touchant sa part intouchable : Son envie avide s'écarte et domine l'ensemble du corps et nous assistons à une excitation débordante qui s'empare du narrateur et le met hors de lui. Un transport fervent l'anime et augmente sans pour autant permettre à Némie de faire le rappel à l'ordre. Les sens en toute démesure partent à la découverte d'un corps inaccessible. Absorbé par ses fantasmes, le narrateur se laisse guider par ses sens. C'est en touchant le corps de Némie, en sentant la chaleur et le poids de ses beaux seins sur son torse, qu'il s'abandonne à ce voyage extatique et concupiscent, son geste, certes transgressif, cherche à aller au-delà des limites. « Je ne prêtais pas l'oreille à ce qu'elle disait⁵ », avoue-t-il reconnaissant être assujéti à ce dépassement pulsionnel incontrôlable. Désir désastre,

¹ *Ibid.*, p.31.

² *Ibid.*, p.31.

³ *Ibid.*, p.31.

⁴ *Ibid.*, p.31.

⁵ *Ibid.*, p.31.

désir désordre ou désir démesure, la pulsion du narrateur refuse une déclinaison et se veut librement conquérante. Il se détache du langage et laisse s'exprimer son corps.

Le narrateur renonce aux mots lors de son geste ultime. Il n'avoue pas son désir, il le met en scène et sans mot dire « le mutisme amena une volupté concentrée et plus lente¹ ». Il cherche une rencontre possible là où les mots s'usent et disparaissent, là où les corps se cherchent, s'emboîtent et s'expriment.

Bien plus, indomptable, cette pulsion qui habite le narrateur ne tend pas à la possession. C'est plutôt un mouvement intense qui est à la recherche de l'autre abstraction faite de sa prise. Pascal Quignard, note d'ailleurs : « Désirer, est un verbe incompréhensible. C'est ne pas voir. C'est chercher. C'est regretter l'absence, espérer, rêver, attendre.² »

En aucun moment l'auteur n'évoque la question du plaisir et de la satisfaction. C'est plutôt un état de manque, une lutte contre l'absence. Pour le narrateur, désirer Némie Salter, toucher son corps et le caresser ne relèvent pas du contexte de la possession et de félicité mais plutôt du contexte de la quête interminable d'un moment à venir, d'un invisible profond et inaccessible, de l'a-temporel de la scène.

La quête n'est nullement requête, mais un voyage interminable vers ce qui manque et ne se manifeste jamais. C'est pourquoi le « je pense qu'on a tort.³ » met le narrateur dans une attente constante du possible inaccessible tout au long du chapitre II narrant l'intrigue d'une liaison secrète ayant trois mois et six jours, il est en attente : attente de retrouvailles, attente d'un aveu, attente d'une découverte, attente d'une rencontre interdite, d'une étreinte qui sont perpétuellement retardés, voire rejetés par Némie Salter et par la contrainte sociale.

Tout est incompréhensible voire indomptable et son désir se trouve voué à une absence imposée et irrécupérable. En fait, le motif du désir qui habite le narrateur fut bel et bien ce sentiment d'un manque dévorant qui rend constamment visible l'absence de la femme aimée.

Malgré la présence de sa bien-aimée, le jeune homme reconnaît son état de frustration et de tourment « c'était sans avenir parce que c'était sans passé... Ce fut la porte étrange.⁴ ». Il est traversé par ce sentiment d'absence à l'instant même de la présence. Toutes leurs rencontres interdites et secrètes se passent dans l'absence, ils sont eux-mêmes absents l'un par l'autre aux

¹ *Ibid.*, p.75.

² *Ibid.*, p.173.

³ *Ibid.*, p.50.

⁴ *Ibid.*, p.87.

moments les plus forts de leur étreinte et le narrateur souligne à nombreuses reprises « elle n'avait pas le droit de crier, je n'avais pas le droit de répondre (...) une sorte de cadenas nous enchaîna alors jusqu'à l'âme (...) chaque sensation se transformait par prudence ou avec une légère culpabilité en une étrange mission volontaire.¹ » C'est donc ce sentiment qui anime le narrateur et attise son envie. Son transport n'admet pas la requête mais plutôt la quête de ce qui est absent de la scène jusqu'à même leur propre corps. Loin de la félicité et de la jouissance, le désir dans *Vie secrète* est un état désastreux dans lequel l'être se sent perdu et dépassé par cette image absente qui le tourmente. Il s'agit d'un état d'imprécision et de décontenance totale depuis qu'ils sont amoureux « à peine, note-le narrateur si nous pûmes nous voir. Nous ne nous sommes sans doute vus que le temps de tomber amoureux l'un de l'autre.² »

C'est ce sentiment de présence manquante et cette absence déchirante qui attisent la tension du narrateur en provoquant l'expansion de ses gestes et son désir jusqu'à la perte vertigineuse de soi et la dépossession. Désirer Némie Salter est dans ce sens une quête de soi dans un voyage initiatique ayant commencé par l'apprentissage du piano jusqu'à traverser l'âme, l'esprit et l'existence même du jeune homme. Désirer est cette transcendance salvatrice qui offrira au narrateur la possibilité de comprendre l'incompréhensible et dire l'indicible d'une sensation extrêmement fervente. D'ailleurs, c'est à partir de cette liaison abracadabrante avec Némie Salter qu'il reconnaît ensuite savoir déterminer ses émotions et ses désirs et distinguer entre « désir physique » et « désir passionnel », entre envie et besoin, entre manque et possession.

En guise de conclusion, entre le narrateur et Némie Salter, le désir dépasse la simple définition de quête de plaisir et de félicité et s'engage dans la quête permanente et interminable de l'invisible. Quignard à qui une image manque et habite toute son œuvre, tente de redéfinir à partir de cette expérience déchirante le sens du désir qu'il détermine comme suivant :

« Désirer, c'est ne pas trouver, c'est chercher, c'est voir ce qui n'est pas dans le vu, c'est se dissimilariser au réel, c'est se désolidariser de soi, de la société, du langage, du jadis, de la mère, de ce dont on est issu, de l'autre qui incorpore. »³

Selon cette définition, l'auteur définit le désir comme cette danse dionysiaque oscillant entre quête et démesure, d'où son désordre désastreux.

Entre Eros et Thanatos, s'inscrit la liaison avec Némie Salter de la passion envahissante et l'émotion envoutante, le narrateur s'engage dans une quête instable vers l'image manquante

¹ *Ibid.*, p.87.

² *Ibid.*, p.91.

³ *Ibid.*, p.174.

qui attise ses émotions. Toute la pulsion de cette liaison révèle cette ambivalence permanente entre Eros et Thanatos. L'envie est constamment accompagnée de souffrance de dépossession voire de perte. C'est une perte des repères, voire des astres, qui engage le narrateur et ainsi tout homme dans un état de quête sans conquête sinon il n'est plus désir mais besoin simplement physique et éphémère. Selon Pascal Quignard, le désir se reconnaît dans sa permanence et sa continuité, il est toujours absence et malgré la présence il voit l'image absente jamais revue. *Vie secrète*, liaison et texte s'engagent donc à la redéfinition de la question du désir et tentent de « re-construire » sa signification, abstraction faite de besoin et de satisfaction.

2. Écriture et lecture : du désir à l'érotisme du geste

Œuvre dédiée à l'excitation et à la convoitise envoutante et ressentie dans son incomplétude, *Vie secrète*, s'annonce dès lors réfractaire et insaisissable. Elle ne se contente pas de rapporter le souvenir amoureux mais plutôt de le recomposer et surtout de repenser les pulsions autrement et dans leur dimension indicible voire innommable. L'œuvre de Pascal Quignard tient son audace et son dépassement extrêmes dans la démesure et le désordre qui définissent la question même de sa réflexion « le désir ».

De surcroît, l'auteur engage son texte dans l'errance perpétuelle permettant de maintenir à jamais secrète la liaison innommable. D'emblée, le récit de l'histoire d'amour et de tourment est insérée dans un enchaînement court-circuitant. D'une présence omnipotente de « M.¹ », la compagnie du narrateur et des moments partagés avec elle, le texte glisse à partir du deuxième chapitre dans un monde perdu de l'au-delà et de l'irrécupérable.

L'œuvre nous mène intuitivement à lire sans tout dire l'histoire d'un amour secret mené de front, rien n'est prédit ni annoncé. Lecteurs, nous nous trouvons face à un faux nom que l'auteur a choisi pour nous parler d'une femme autre que « M. » et qu'il a intensément aimée « Le nom de Némie Salter est faux. C'est ainsi que je vais nommer une femme qui a existé, qui n'est plus, que j'ai aimée. Il est difficile de dire sa pensée quand sa pensée, c'est sa vie.² ». Dès le début, le texte se lance dans le non-dit interdit et suggère le manque d'une image bien déterminée de la femme aimée. Elle est, tout au long de l'histoire présente mais complètement dans l'arrangement et dans la non apparence et l'inaccessibilité. Le lecteur est ainsi « désidéré »

¹ *Ibid.*, p.9. « En juin 1993 M. et moi vivons à Arhani »

² *Ibid.*, p.15.

puisque l'indice est perdu mais surtout à jamais. Les repères sont donc brouillés et le récit est de prime abord voué à l'imprécision et l'inconfort.

De plus, l'histoire amoureuse explicite les failles sans jamais les montrer. L'œuvre devient ainsi troublante et déconcertante. Toute linéarité se trouve désarçonnée. Là où on s'attend à une vive émotion qui pousse les amants à se dévoiler et se confesser, le narrateur vient nous annoncer : « D'elle je ne sus rien. Elle écartait les confidences. Ou plutôt elle les expulsait. ¹ ». Aucune information sur le passé de cette femme aimée, nulle autre sur sa famille, son mari et ses enfants, aucune autre sur sa maison, le narrateur reconnaît : « je n'en ai jamais le droit. ² ». L'univers de la liaison s'annonce incomplet et baigne dans le flou, voire le féérique. Némie Salter est-elle vraie ? A-t-elle vraiment existé ailleurs, que dans l'esprit du narrateur ? Est-elle l'objet d'un fantasme recherché au-delà de l'image de « M. », la compagne silencieuse et dont la pensée est fade ? Rien ne peut satisfaire ces interrogations et l'histoire est tenue en suspens quand le narrateur décide en une centaine de pages et juste en dix chapitres d'en mettre fin et la clôturer : « C'est vous, criai-je à Némie. C'est votre faute ! C'est vous qui avez tué notre amour au secret. ³ ». C'est au comble de l'émotion et son ultime extrême que le texte se tait et met fin à l'aventure amoureuse laissant ainsi perplexe un lecteur complètement effarouché et sidéré.

Le récit s'abstient à une conformité narrative et laisse lire son désir impulsif qui se déchaîne à la recherche d'une image manquante. Le narrateur, cet homme à qui une image manque erre de scène en scène, de souvenir à un autre pour pouvoir reconstituer l'invisible d'une liaison indicible. Némie Salter a l'air de recomposer l'image de la châtelaine de Vergy⁴ qui quelques chapitres après réapparaît dans l'imaginaire du narrateur dans une réflexion au sujet du désir muet et du silence contraignant. Ce récit du souvenir amoureux est cette porte étrange qui s'ouvre dans le monde réel du narrateur et demeure à jamais inaccessible, voire infranchissable. Il porte l'intensité de l'émotion sans jamais admettre sa possibilité.

Elle est une rêverie au sein de laquelle le narrateur vient confirmer « j'invente pour faire vraisemblable, j'invente des événements qui me donnent l'impression que j'ai vécu. ⁵ ». Cette indécision rend visible les traits d'une rêverie à la recherche d'un invisible désiré. Le narrateur

¹ *Ibid.*, p.38.

² *Ibid.*, p.21.

³ *Ibid.*, p.99.

⁴ *Ibid.*, Chapitre XX Mme de Vergyp.199.

⁵ *Ibid.*,p.30.

reconnait affabuler son texte non pour un simple objectif scriptural mais plutôt pour un désir indomptable qui invite l'œuvre à outrepasser les limites et partir au-delà à la recherche de l'image absente.

Souvenir ou rêverie, passion ou fantasme, le lecteur n'arrive plus à cerner le vrai visage de l'histoire secrète et se trouve transporté dans des réflexions extrêmes tenant à jamais non-dit le secret de la liaison. Déjouer le dévoilement du secret est dans *Vie secrète*, un exercice de détour sidérant qui libère l'œuvre et son auteur et leur permet d'aller au-delà de la norme dans un extraordinaire iconoclaste voire insaisissable.

En outre, le jeu amalgamant secret-réalité, rêve- rêverie et fiction coupe toute liaison avec une lecture confortable et invite le lecteur à s'y appliquer. *Vie secrète* semble attirer l'attention du lecteur sur une histoire d'amour tenue secrète mais qui est plutôt la définition du geste de son auteur. *Vie secrète* est cette gestation inédite qui brise formes et limites pour s'engager dans sa propre quête errante. D'ailleurs, c'est à partir d'un désir inassouvi que se déclenche une réflexion repensant les concepts et les notions. Le narrateur met en valeur la question du désir démesuré et engage l'œuvre dans un flottement indéterminé des repères.

Parler du désir, c'est avouer son propre désir d'outrepasser du nommable et aller au-delà des mots. Le texte devient ainsi l'espace propice des pratiques transgressives et ébranlantes. D'ailleurs, déjouant la logique des formes, Quignard favorise les combinaisons interdites et reconnaît : « il me fallait à l'évidence poursuivre plus obstinément ce que j'avais tenté sans le concevoir clairement (...) Il me fallait abandonner tous les genres.¹ ».

L'écriture quignardienne recompose le texte littéraire et donne naissance à un corps inédit et totalement excessif. Tout y est ferveur tension et mouvement. Tout s'inscrit dans la démesure et le désordre sidérant, une forme d'un « afflux montant² » qui se déchaîne de chapitre en chapitre et met à nu le désir intense qui la transporte dans la quête errante d'une image littéraire encore absente. « Il me fallait mettre au point une forme intensifiante, inhérente, omnigénérique, scissipare, courcircuitante, ekstatikos, intrépide, furchthos.³ ». En fait, bannir les formes prédéterminées et favoriser le tensionnel et l'intensif relève du désir qui habite le geste scriptural de Pascal Quignard.

¹ *Ibid.*, p.418.

² *Ibid.*, p.419.

³ *Ibid.*, p.419.

La démesure de la passion est elle-même le motif du corps de l'œuvre à la recherche d'un royaume perdu. L'auteur déserte les normes et s'applique à la gestation interdite d'un corps littéraire inédit. Il s'agit d'une écriture en pleine ferveur, sidérante¹ et déconcertante qui nous invite à revoir voire à redéfinir les sens et ainsi à partir à la recherche de ce qui n'a jamais été dit. Le désir implacable du geste quignardien combine les genres, les formes et même la langue et langage afin de représenter l'image irreprésentable. D'une thématique de désir qui traverse le narrateur nous assistons à un état de ferveur et de désir qui habite l'œuvre tenue vers l'ailleurs.

En définitive, penser l'impensable est, entre autres, une invitation que lance le texte à son lecteur pour partir dans une quête extatique de l'insaisissable. Forme d'ekstatitos indomptable, elle attise le désir de son récepteur et le plonge dans la curiosité avide de dévoiler l'invisible et de dire l'indicible. L'œuvre joue ainsi de cette séduction intermittente qui captive son lecteur et l'engage dans un désir insatiable et inassouvi. N'ayant plus de forme précise pour modèle, l'œuvre scintille dans l'entre-deux sans jamais dévoiler une forme ou un genre précis. Elle joue cette technique du visible invisible, nommable indicible, rien n'y est exposé dans sa valeur directe et utilitaire. Téméraire, elle joue cette danse tournoyante sur le fil étrange et indescriptible situé sur une échancrure sidérante et à jamais invisible. L'écriture quignardienne ne cherche pas à montrer l'immontrable mais à mettre en exergue son invisibilité et séduit ainsi son lecteur « l'endroit le plus érotique d'un corps n'est-il pas là où le vêtement baille² ».

Cette mise en scène scintillante d'une apparition-disparition se veut une invitation concupiscente qui réclame au lecteur de poursuivre ce jeu de coquetterie littéraire et donner libre cours à son désir pour s'abandonner à un voyage extatique et inédit.

La lecture est ainsi cette vie secrète qui se tient au-delà de l'univers de l'œuvre qui s'y incruste, s'entremêle et se conjugue dans l'objectif de recréer le monde invisible et non-dit du texte.

Lire Pascal Quignard n'est nullement le simple geste de feuilleter les pages d'un livre et parcourir des yeux la linéarité de son histoire et de ses mots. Lire est plutôt un geste chamanique qui suggère la transcendance et transporte le lecteur dans une médiation surnaturelle, extra-littéraire permettant une possible visibilité de l'image manquante. La lecture doit donc passer par une expression corporelle dotée d'un psychisme capable de reproduire, songer et visionner

¹ Michel Deouy, *l'écriture sidérante*, Pascal Quignard, Revue des sciences humaines, université Charles-de-Gaules, Litt.III, 2000.

² Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Le Seuil, 1973, p.19.

face à l'innommable absent, d'ailleurs dans l'un de ses entretiens, Quignard définit la lecture comme : « expérience plus profonde, plus radicale, moins volontaire, plus passive, plus transférante plus dés-identifiante, plus folle, plus extatique, plus atemporelle que le fait d'écrire.¹ ». Donc si nous partons de l'hypothèse (déjà discutée) que l'écriture est un désir scriptural qui habite et l'auteur et son imaginaire. La lecture selon Pascal Quignard doit avouer un désir encore plus intense et plus indomptable. Elle doit être incontrôlable et débordante, abstraction faite de la soumission et de l'appartenance. Entre désir et convoitise se détermine le sens de la lecture chez Pascal Quignard, elle est cette énergie débordante qui définit l'appétit permanent de métamorphose et d'épanouissement chez le lecteur. Il s'agit d'une lecture libidinale qui part à l'aventure de la recherche, jamais de la conquête.

Discuter de thématique du désir dans l'œuvre quignardienne et de son rôle important dans la naissance de l'œuvre nous a permis de reconcevoir les concepts et de redéfinir la question du désir dans sa valeur de permanence et de continuité dans l'abstraction faite d'accomplissement et de satisfaction. D'ailleurs c'est ce sentiment de continuité et de ferveur permanente qui nous a permis de souligner la métamorphose d'une œuvre littéraire en tension à la recherche de l'inexprimable et ainsi la mise en place d'une lecture érotique qui cherche à voir là où l'invisible s'impose sans jamais se satisfaire de sa visibilité. Chez Pascal Quignard, le désir loin de satisfaire, il est source de désordre et de démesure effrénée qui outrepassse les limites et s'engage dans une quête errante et initiatique.

Bibliographie

BARTHES Roland, *Le plaisir du texte*, édition du Seuil, Paris, 1982.

BATAILLE Georges, *L'Érotisme*, Paris, 1965.

BLANCKMANN Bruno, « *Une écriture intraitable* », études françaises, Pascal Quignard, ou le noyau incommunicable, Jean-Louis Pautrot et Christian Allègre [dirs], Les presses de l'Université de Montréal, 2004.

LAPEYRE-DESMAYSON, Chantal, *Pascal Quignard le solitaire : rencontre avec Chantal Lapeyre Desmaison*, Paris, les Folhic, coll. « Les Singuliers », 2001.

QUIGNARD Pascal, *Vie secrète*, Dernier Royaume VIII, Folio, 1998.

———, *Sur l'image qui manque à nos jours*, arléa, Paris 2014.

RABATE Dominique, *Pascal Quignard, Etude de l'œuvre*, Editions Bordas/Sejer, Paris, 2008.

¹ Pascal Quignard, *Entretien in Revue Littéraire, Pascal Quignard, Richard Robert, Scherzo*1999, p.6.

Notice bio-bibliographique de l'auteure

Inès HAMED est enseignante de FLE à l'Institut supérieur d'Administration des Affaires de Sfax, Tunisie. Elle est membre du laboratoire de recherches LARIDIAME (Sfax) et docteure en langue et littérature françaises, elle a fait ses études à la faculté des lettres et des sciences humaines de Sfax, université de Sfax, Tunisie. Sa thèse de Doctorat, soutenue en juin 2018, s'intitule : « Corps et écriture dans l'œuvre de Pascal Quignard ». Ses publications s'intéressent à l'étude du corps et sa présence dans l'œuvre littéraire. **hamedines2@yahoo.fr**

Version numérique